



Chapitre 2 : Septembre 1908

Par Cyrlight

Publié sur Fanfictions.fr.

[Voir les autres chapitres.](#)

Septembre 1908

L'aurore teintait les murs d'enceinte de Saint-Cyrien d'une douce lumière jaune. Malgré cela, le pensionnat demeurait triste et terne. Il était composé de trois bâtiments qui se situaient de l'autre côté des murailles : le plus grand faisait face au portail noir de l'entrée, tandis que les deux autres, rigoureusement identiques, lui étaient perpendiculaires à chaque extrémité.

Tous trois arboraient la même peinture crème, écaillée par endroits, ce qui laissait entrevoir les briques rouges en dessous. Le toit, quant à lui, semblait ne jamais avoir été refait, à la vue de ses tuiles ébréchées recouvertes de mousse. Encadrées par des volets crasseux, les fenêtres étaient souillées par la terre beige et sèche de la cour qui volait jusqu'à elles pour se déposer sur les vitres et former une couche poussiéreuse.

La voiture hippomobile à l'arrière de laquelle Pernelle était assise s'arrêta devant l'immense grille en fer forgé, partiellement rongée par la rouille. Son père, M. d'Autemart, se tenait à côté d'elle, mais ne lui accordait pas un seul regard. C'était un homme à la stature intimidante, dont le visage maigre était orné d'une fine moustache. Il avait des yeux noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites, et un crâne qui commençait à se dégarnir.

Seul le cocher en livrée, un cinquantenaire aux temps grisonnantes et à la face ridée par les années, se retourna pour adresser à la fillette un sourire encourageant. Incapable de trouver la motivation nécessaire pour le lui rendre, Pernelle se contenta de baisser la tête et de fixer l'horrible robe dont on l'avait affublée.

Coupée dans du velours bleu-roi et rehaussée d'un col blanc, elle la démangeait énormément, au moins autant que si elle était tombée dans un champ d'orties. L'enfant avait honte de porter un vêtement aussi hideux et ne cessait de se gratter. À cause de cela, des plaques rouges se dessinaient au niveau de son cou et de ses poignets.

Ses petits pieds ne touchaient pas le sol. La banquette sur laquelle elle était installée était bien trop haute pour le lui permettre. Ceux qui avaient conçu ce véhicule n'avaient vraisemblablement pas songé aux jeunes enfants. Les mains de Pernelle se crispèrent sur le jupon de sa tenue, qui deviendrait sous peu son uniforme de tous les jours. Ce n'était plus qu'une question de minutes.

Le cocher fut le premier à mettre pied à terre et commença par ouvrir la portière de M. d'Autemart, avant de contourner la voiture pour en faire de même avec sa fille, mais aucun des deux ne descendit. L'homme avait enfoncé sa main dans la poche de son veston, dans laquelle il semblait chercher quelque chose. Il tira une montre à gousset en argent, aux motifs finement ciselés, qui n'indiquait pas tout à fait sept heures et demie, mais ce n'était pas ce qu'il voulait, car il recommença à fouiller son habit.

Ses doigts se refermèrent sur une autre chaînette, qui se différençait par sa finesse et par sa couleur, puisqu'elle était en or. Il se tourna alors vers Pernelle, qu'il avait pris soin de ne pas regarder depuis qu'ils avaient quitté leur demeure, et saisit son avant-bras pour l'obliger à l'étendre vers lui. Sans un mot, il déposa l'objet dans sa paume, qu'elle observa, intriguée.

Il s'agissait d'un collier, au bout duquel pendait harmonieusement un camée de couleur vieux rose, représentant une femme de la tête au sommet du buste. Pernelle connaissait bien ce bijou pour l'avoir toujours vu reposer avec grâce sur la poitrine de sa mère.

— Je crois... Elle aurait voulu que je te le laisse, avoua enfin M. d'Autemart d'un ton bourru avant de s'extirper de la voiture. Prends en grand soin, car je ne suis pas certain de pouvoir te le pardonner si tu devais l'égarer.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas le garder avec vous ? Nous garder avec vous ?

— Pour la dernière fois, Pernelle, ne recommence pas ! Nous en avons déjà parlé. Avec la... Tu sais... Le décès de... Les événements récents font que c'est impossible. J'ai beaucoup trop de travail en ce moment pour songer à t'accorder du temps. Les profits ne vont pas s'engranger seuls si je reste à la maison pour m'occuper de toi.

La fillette demeura silencieuse. Son père ne s'était jamais occupé d'elle. C'était à peine si elle se souvenait l'avoir croisé dans la demeure familiale. Mme d'Autemart et sa vieille nourrice l'avaient élevée depuis son plus jeune âge, lui enseignant la vie et les bonnes manières. Lui ne pouvait pas en dire autant.

— Je..., commença-t-elle.

— S'il te plait, tais-toi ! Par pitié ! Tu... C'est au-dessus de mes forces. Je t'en supplie, cesse donc ! C'est incroyable de voir à quel point tu lui ressembles. Les mêmes yeux... Les mêmes lèvres... Pourtant, tu n'es pas elle, alors que c'est une autre comme toi qui l'a emportée !

Le visage de M. d'Autemart était en train de s'empourprer lorsque Pernelle posa son soulier verni sur le sol desséché. Il réussit à se maîtriser et à garder son calme, même s'il arracha d'un geste brusque la valise de sa fille des mains du cocher, que celui-ci avait récupéré à l'arrière de l'hippomobile. Elle ne pesait pas lourd, en dépit de son aspect encombrant, car elle ne contenait quasiment rien, à l'exception de quelques robes, presque toutes semblables à celle, repoussante et inconfortable, que l'enfant portait déjà. Sans ménagement, son père força ses petits doigts crispés à se refermer sur l'anse.

En guise d'au revoir, il se contenta de presser maladroitement l'épaule de Pernelle, tout en évitant soigneusement de rencontrer ses yeux. Il tourna ensuite les talons, sans prononcer un mot de plus, pour remonter à bord de la voiture. Ce fut le cocher qui se chargea de mener la fillette jusqu'au grand portail, tenant sa paume rendue moite par l'appréhension dans la sienne, gantée. Tandis qu'elle peinait à avancer avec son bagage presque aussi grand qu'elle, il déclara :

— Vous verrez, Mademoiselle, vous vous plairez, ici. Je suis certain que cet endroit est fait pour vous. Il est normal que vous ayez un peu peur, mais ce ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Après tout, c'est un ami de Monsieur qui a suggéré pour vous cet établissement : sa propre fille y a longtemps étudié, et elle n'a jamais eu à se plaindre de quoi que ce soit.

— Mais je ne veux pas d'un pensionnat ! s'exclama Pernelle d'une voix flûtée. Tout ce que je souhaite, c'est rentrer à la maison.

Elle s'arrêta pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, alors qu'elle n'avait pas tout à fait atteint la grille. M. d'Autemart, accoudé à la portière, fumait un cigare. L'enfant fit la moue en gémissant, espérant ainsi pouvoir l'apitoyer pour qu'il cède à son caprice, comme cela avait toujours fonctionné avec sa mère. Il l'ignora cependant, préférant tourner la tête dans la direction opposée à la sienne. Le cocher tira doucement le bras de Pernelle pour qu'elle avançât encore et elle effaça l'expression suppliante de son visage pour continuer son chemin à contrecœur.

— Pourquoi m'oblige-t-on à venir ici ? s'enquit-elle, la gorge nouée. Pourquoi Père ne veut-il pas me garder avec lui après que Mère...

Un hoquet étouffa la fin de sa phrase, dû à l'émotion autant qu'à la crainte. Elle faisait face à la grille, à la droite de laquelle était suspendue une cloche, que le cocher fit retentir. Si Pernelle était intimidée par les hauts murs d'enceinte, elle le fut davantage en apercevant l'homme qui se chargea de leur ouvrir.

Vêtu d'une salopette élimée, il possédait une apparence bestiale. Ses cheveux noirs étaient broussailleux, tout comme ses sourcils. Une barbe emmêlée recouvrait son menton. Il scruta la fillette avec ses petits yeux sombres et luisants, pendant qu'elle déglutissait péniblement. Elle se serra contre sa valise, afin de dissimuler les tremblements de son corps.

Pendant que cet individu déverrouillait le portail, le cocher salua une dernière fois Pernelle. Elle ne réagit que trop tard. Lorsque ce fut le cas, la voiture s'éloignait déjà dans un nuage de poussière. Le seul parent qu'il lui restait venait de l'abandonner, emportant avec lui les vestiges de ce qui fut un jour une famille heureuse.

— Encore une jeunette ? constata le concierge hirsute. Pfiou ! Comme si qu'y avait pas assez d'élèves, c't'année.

— Plaît-il ? interrogea Pernelle en tentant d'ignorer les larmes qui lui brûlaient les yeux.

— Non, rien. Ah, mais 'tends ! Tu s'rais pas la fille de l'aut' gros industriel, là ? Çui qui fabrique tout plein d'grandes machines et d'bidules compliqués ?

— Mon père s'appelle Edouard d'Autemart, et il est très riche.

Cet homme aux manières rustres mettait Pernelle mal à l'aise, elle qui avait toujours vécu entourée de gens civilisés. Il s'exprimait si grossièrement qu'elle parvenait à peine à saisir le sens de ses phrases. Elle tressaillit quand il posa sa main sur son épaule pour la forcer à pénétrer dans l'enceinte, car elle demeurait immobile entre les battants du portail. Elle fit un pas, un seul, avant de s'arrêter de nouveau. Elle ne réalisait toujours pas ce qui lui arrivait.

Tout ce que Pernelle savait, c'était que sa vie avait basculé à la suite d'un tragique événement. Bien qu'elle eût quelque peu perdu la notion du temps depuis lors, elle était presque certaine que le drame ne remontait pas à plus d'une quinzaine de jours auparavant.

Une nuit, dans la demeure familiale, elle avait été réveillée en sursaut par des éclats de voix, avant que des bruits de pas précipités se succédassent dans le couloir qui passait devant sa chambre, jusqu'à celle de sa mère. Pernelle se rappelait avoir entendu des pleurs, mais elle avait presque aussitôt replongé dans le sommeil sans chercher à comprendre ce qui se passait, car elle était trop fatiguée.

Ce ne fut qu'au matin, en remarquant la présence du médecin de famille, installé à la table du petit-déjeuner, où M. d'Autemart et lui n'avaient rien, que l'incident nocturne lui revint en mémoire. La fillette dut beaucoup insister auprès de Roséliandre, la bonne, car personne ne semblait pressé de lui révéler la funeste vérité. Il n'y eut qu'elle pour y consentir.

Alors qu'elle aurait dû accueillir dans les prochaines semaines un frère ou une soeur, c'était sa mère que Pernelle avait perdue en couches. Elle n'avait pas survécu à l'accouchement, pas plus que l'enfant qu'elle portait. Sur le moment, sa fille n'avait pas très bien saisi ce que cela signifiait et s'entendit ensuite raconter différentes histoires.

D'aucuns disaient que Mme d'Autemart dormait, qu'elle ne s'éveillerait pas avant un très long moment, tandis que d'autres affirmaient avec déférence qu'elle avait rejoint le Seigneur et qu'elle les observait du ciel d'un regard bienveillant. Ces explications étaient incohérentes, mais Pernelle finit par être convaincue d'une chose : où que soit sa mère, cette femme si douce, si aimante, elle ne la reverrait jamais. Elle ne connaîtrait pas non plus le bébé qui était destiné à devenir son cadet ou sa cadette.

Le reste des événements était très confus dans son esprit. Elle ne se souvenait presque pas de ce qui s'était produit après. Tout était flou. Le seul détail qu'elle se remémorait datait des funérailles. Elle avait surpris une discussion entre son père et l'un de ses amis, dont elle était le sujet. L'homme avait évoqué un pensionnat du nom de Saint-Cyrien et avait conseillé à M. d'Autemart d'y envoyer Pernelle, pour l'éloigner un moment.

C'était pour cette raison qu'elle se trouvait ici. Parce que d'autres avaient fait pour elle un choix sur lequel elle n'avait pas eu son mot à dire. Ils avaient décidé d'eux-mêmes de l'emprisonner

ici, entre ces sinistres murailles, où la première personne qu'elle croisait était un homme aussi antipathique que crasseux.

Ce dernier l'accompagna jusqu'au bâtiment principal, celui qui était positionné de façon parallèle au portail. Pendant qu'elle traversait la cour, Pernelle gardait les yeux rivés sur ses souliers vernis qui avançaient l'un après l'autre, à un rythme aussi lent que régulier. Chaque pas soulevait un petit nuage de poussière.

— Sûr qu'ça doit vous paraître morne, ici, à côté du château dans l'quel vous viviez. C'est pas l'grand luxe, mais on finit par s'y habituer. Pour sûr, y a jamais eu un môme pour se plaindre. Quoique, faut dire qu'on leur en laisse pas trop l'occasion, sans quoi qu'c'est des coups d'ègles sur les doigts. Comment qu'vous vous appelez, déjà ?

— Pernelle. Pernelle d'Autemart.

— Pas tous les jours qu'on entend ça, commenta le concierge. Tiens, d'ailleurs, la Directrice veut vous causer. Elle m'a dit que je devais vous conduire dans son bureau dès qu'vous serez arrivée. J'ai eu peur de vous avoir raté, mais finalement, vous êtes bien là. Z'inquiétez pas, ma mignonne, vous s'rez traitée comme une reine dans c'te pensionnat, avec tous les gros sous que vot' pôpa a généreusement offert à l'établissement.

La fillette secoua la tête. Elle n'avait aucune envie de discuter avec cet homme. Chez elle, au manoir, les domestiques étaient bien mieux éduqués et aucun d'eux ne se serait permis le lui parler aussi familièrement. Penser à sa maison intensifia son chagrin et elle étouffa un sanglot. Elle aurait voulu se montrer forte, mais elle en était incapable. Elle était heureuse qu'il n'y eût personne autour d'elle pour la voir, hormis le concierge qui ne semblait pas prêter attention à sa peine.

Pernelle rejoignit le bâtiment central beaucoup trop vite à son goût. Il était de loin le plus massif des trois, mais aussi celui qui avait l'architecture la moins abîmée. Deux morceaux de bois mal taillés maintenaient le double battant de l'entrée ouvert.

Après avoir gravi les quelques marches du perron, Pernelle franchit le seuil. Ses pieds se posèrent sur un sol en béton, sur lequel le bruit émis par ses talonnettes se répercuta en écho dans toute la cage d'escalier. Elle faisait face à une volée de marches en colimaçon, qui menaient jusqu'à l'étage. D'après les fenêtres qu'elle avait aperçues à l'extérieur, il y en avait quatre.

Pernelle frissonna lorsque le concierge entra à son tour. Son allure la terrifiait. Il passa devant elle pour ouvrir une porte, à sa droite, qu'elle n'avait pas encore remarquée. Il s'engouffra le premier de l'autre côté, pour l'annoncer, puis réapparut pour lui indiquer d'un signe de tête qu'elle pouvait avancer. La fillette progressa, tremblante, les yeux baissés. Dès qu'elle eut dépassé l'encadrement, l'homme s'éclipsa en refermant la porte derrière lui. Pernelle se sentit soudain comme un animal pris au piège.

Elle se trouvait dans une petite pièce, où la température ambiante était fraîche, car le soleil ne

frappait pas la fenêtre qui donnait sur la cour. Un poêle avait été installé dans l'angle, son conduit disparaissant dans le mur, mais il était éteint. À la vue de son aspect immaculé, il semblait même ne jamais avoir servi. Le mobilier était sobre, constitué uniquement d'une simple armoire en bois qui semblait dater d'une époque reculée, tant elle était en mauvais état, et d'un vieux bureau encombré qui aurait difficilement pu être moins élégant.

Une femme se tenait de l'autre côté, assise avec raideur sur un siège inconfortable. Elle fixait Pernelle de ses yeux perçants cernés de rides. Elle paraissait aussi grande que maigre, ce qui lui conférait un air maladif, malgré cette fermeté qui se dégageait d'elle. Elle semblait être le genre de personne à qui il était impensable de désobéir. Ses lèvres pincées, tout comme ses narines, et l'expression autoritaire de son visage émacié exprimaient à elles seules toute sa sévérité. Ses cheveux étaient aussi austères que son apparence. Gris et filandreux, ils étaient retenus par un chignon très serré.

Les sourcils froncés, elle détailla sa nouvelle pensionnaire dans les moindres détails, de ses prunelles d'un miel sombre à ses souliers noirs, salis par la poussière beige de la cour. Pernelle n'aimait pas du tout cette inquisition et pria pour qu'elle se terminât au plus vite.

— Mademoiselle d'Autemart, asseyez-vous, je vous en prie, invita l'autre d'une voix nasillarde en désignant la chaise qui faisait face au bureau. J'ai pour habitude d'être directe, aussi m'adresserai-je à vous sans détour. Je sais que vous devez encore beaucoup souffrir de la mort tragique de votre mère. L'homme de confiance de votre père m'a tout expliqué, lorsqu'il est venu me demander de vous accepter dans mon pensionnat. Si triste que cela soit, j'espère que vous avez conscience que ce drame ne vous vaudra aucun traitement de faveur, pas plus que la généreuse donation faite par Monsieur votre père. Ici, à Saint-Cyrien, vous serez une élève pareille à toutes les autres, et vous partagerez avec elles le bâtiment Est.

— D'accord.

Le son émis par Pernelle était plus proche du couinement d'une souris que de la parole humaine. D'une nature plutôt obéissante, elle n'avait jamais eu de mal à se soumettre aux règles, et ce trait de caractère était exacerbé par le sentiment de peur que la Directrice lui inspirait. Sous la table, l'enfant sentait ses genoux, sur lesquels elle avait posé ses mains, trembler.

Elle n'aurait souhaité contrarier cette femme-là pour rien au monde, car elle lui rappelait la gouvernante qui avait pris en charge son éducation lorsqu'elle n'avait que quatre ans. Sous le prétexte mensonger d'un ton un peu trop insolent, elle saisissait Pernelle par les cheveux pour l'enfermer dans un placard obscur, où elle la laissait s'égosiller pendant parfois plus d'une heure. Cette torture n'avait cessé que le jour où Mme d'Autemart avait pris conscience des méthodes barbares de cette employée et décidé de la chasser.

— Dans mon établissement, reprit la Directrice d'un ton sec, et la fillette tressaillit, vous accéderez non seulement au savoir, mais vous apprendrez également la discipline et le respect. Les filles avec lesquelles vous étudierez seront aussi celles avec qui vous partagerez votre dortoir. Saint-Cyrien accueille aussi les garçons, mais les deux sexes ne sont presque

jamais mélangés, hormis à la cantine et dans le parc, où vous n'avez pas le droit de vous adresser la parole. Ils sont logés dans le bâtiment Ouest. Une visite sera organisée tout à l'heure, qui permet aux nouveaux élèves de découvrir les lieux, ainsi que le règlement en vigueur. La classe ne commencera que demain, afin de permettre aux pensionnaires de s'adapter à ce qui sera leur foyer pour toute la durée de l'année scolaire.

La Directrice martelait sa paume parcheminée avec une règle en bois au rythme de ses paroles. Puisque Pernelle avait la gorge trop nouée pour songer à parler, elle acquiesça d'un signe de tête timide. Jamais elle ne pourrait considérer cet endroit sinistre comme sa maison. Ici, elle était loin des gens qu'elle aimait, loin de la chaleur de la demeure familiale, et elle ne se sentirait jamais chez elle à Saint-Cyrien, aussi longtemps dût-elle y vivre.

— J'espère sincèrement, Mademoiselle d'Autemart, reprit la femme sans se départir de son austérité, que vous vous plairez parmi nous. Avoir une élève d'un rang aussi appréciable que le vôtre et dont le père sait se montrer si généreux envers notre établissement est une véritable fierté.

Le regard de Pernelle virevolta d'un bout à l'autre de la pièce avant de revenir se poser sur la Directrice. Non, décidément, il n'y avait rien à faire. Être heureuse en ces lieux semblait relever du domaine de l'impossible. C'était peut-être une première impression un peu trompeuse, par laquelle elle ne devait pas se laisser démoraliser, mais elle en doutait. Le combat paraissait perdu d'avance.

La responsable du pensionnat se leva sans un mot, à présent qu'elle avait dit tout ce qu'elle désirait, et escorta Pernelle jusqu'à la sortie du bâtiment principale. L'enfant tenait toujours sa valise serrée entre ses mains, et en triturait machinalement l'anse.

Devait-elle s'enfuir ? Essayer de rattraper en courant la voiture de son père ? L'idée était tentante, mais sotte. Jamais ses jambes ne la porteraient assez longtemps pour qu'elle eût une chance d'y parvenir. M. d'Autemart et son cocher étaient sans doute déjà loin, et Pernelle ignorait de toute façon quelle route il fallait suivre pour rentrer chez elle, à Orléans.

Devait-elle rester sagement ici, toute seule, loin des siens et loin de son univers familial ? Sa mère n'avait eu de cesse de lui répéter, dès son âge le plus tendre, qu'elle devait toujours faire ce qui lui semblait juste, mais sans jamais se départir de son honneur, car c'était ce qui faisait la valeur d'une personne. Le sien ne lui intimait-il pas d'obéir ? De se soumettre à la volonté de son père ? S'il avait voulu la laisser ici, qui était-elle pour ne pas être d'accord ? Il était l'adulte et elle l'enfant. C'était à lui que revenait le droit de prendre des décisions.

Les yeux de Pernelle luisaient de tristesse. Son cœur ne souhaitait pas rester ici, mais son devoir le lui imposait. La veille encore, elle était en sécurité, choyée dans la demeure familiale. À présent, elle était ici, dans ce lugubre pensionnat de Saint-Cyrien, cernée par des bâtiments inhospitaliers, par des immenses murailles qui faisaient au moins cinq fois sa taille et par des inconnus.

Tout s'était enchaîné si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de réaliser ce qui se passait. Elle

avait été séparée de sa mère, et voilà que c'était au tour de son père de se séparer d'elle. Elle ne s'était même pas encore habituée à l'idée qu'elle ne reverrait plus jamais Mme d'Autemart qu'on l'avait arrachée à tous ses repères, au peu de réconfort qu'elle puisait dans un environnement rassurant, pour la mener ici. Était-ce une punition ? Qu'avait-elle fait de mal pour mériter un châtiment aussi cruel qu'injuste ?

La main de Pernelle s'enfonça dans la poche de sa robe, à l'intérieur de laquelle elle avait glissé le pendentif que son père lui avait remis. Elle le contempla un long moment, puis le serra contre son cœur. L'espace d'une seconde, elle crut entendre la voix de sa mère, mais ce n'était que le fruit de son imagination.

L'enfant prit une profonde inspiration, ses doigts fermement serrés sur le camée. Qu'importait ce qui avait poussé M. d'Autemart à l'abandonner ici. S'il l'avait fait, c'était probablement parce qu'il avait ses raisons, et le moins qu'elle pût faire pour lui était de respecter sa volonté. N'était-ce pas cela, se comporter de manière honorable ?

Avec la décision qu'elle venait de prendre, Pernelle se sentait digne de porter ce collier. Elle releva d'une main ses cheveux châtain clair et passa les deux extrémités de la chaîne autour de son cou, qu'elle attacha maladroitement. Cela fait, elle le contempla. Il lui seyait plutôt bien, même si son élégance contrastait avec la laideur de son uniforme. Celui-ci ne lui donnait pas l'impression de porter une robe, mais plutôt des fers qui l'enchaîneraient à cet endroit.

Si Pernelle consentait à courber l'échine et à accepter sa situation, cela ne signifiait pas pour autant qu'elle s'en réjouissait. Elle détestait déjà Saint-Cyrien et elle doutait que la visite à laquelle elle aurait le droit sous peu changeât quoi que ce soit. En luttant pour ne pas traîner les pieds, elle se dirigea vers l'un des bancs qui s'alignaient le long du bâtiment Est et s'assit dessus.

Malgré son jeune âge, elle était très lucide. Elle avait le sentiment que sa vie avait basculé sans crier gare et qu'elle était désormais livrée aux flots capricieux d'un avenir brumeux. Pour l'affronter, elle ne pourrait compter que sur elle-même. Sur elle-même et sur le collier de Mme d'Autemart, dans lequel elle espérait puiser le courage nécessaire pour supporter son séjour ici, et la peine qu'elle ressentait d'être délaissée par tous ceux qu'elle aimait.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.

2024 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés